



HAL
open science

Et le Fou devint roi : l'autobiographie de Garry Kasparov. Le franc-tireur contre les apparatchiks

Cédric Pérolini

► **To cite this version:**

Cédric Pérolini. Et le Fou devint roi : l'autobiographie de Garry Kasparov. Le franc-tireur contre les apparatchiks. *Mnemosyne o la costruzione del senso*, 2022, 15, pp.139-152. hal-04293165

HAL Id: hal-04293165

<https://hal.science/hal-04293165v1>

Submitted on 25 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Et le Fou devint roi : l'autobiographie de Garry Kasparov, Le franc-tireur contre les apparatchiks

Cédric Pérolini¹

Dans son autobiographie, Kasparov montre comment il a construit son parcours d'homme et de champion d'échecs en s'inscrivant dans une dialectique qui va du respect des règles – du jeu, du système soviétique – à leur remise en question radicale ; son duel avec l'apparatchik Karpov en témoigne. Sa conquête de « l'Olympe échiquéen » est caractérisée par une *hybris* dont il a parfaitement conscience. Il interroge cette *libido dominandi* à travers une véritable réflexion littéraire, émaillée de nombreuses références, tant explicites qu'implicites, que le champion, fin lettré, cite aussi facilement que les théoriciens du jeu. Mais cette double volonté de s'exagérer soi-même, d'une part, et de faire du récit de sa vie une œuvre littéraire d'autre part, est-elle bien compatible avec l'éthique du pacte autobiographique ? La question est délicate, car le texte, qui atteint parfois au panégyrique, a aussi l'objectif de devenir une arme dans un combat idéologique contre le pouvoir en place – combat d'une acuité particulière en les circonstances actuelles.

In his autobiography, Kasparov shows how he built his career as a man and as a chess champion through a dialectic between respecting rules, of the game, of the Soviet system, and their radical questioning; his duel with the apparatchik Karpov bears witness to this point. His conquest of "Chess Olympus" is characterized by *hybris* of which he is aware. He depicts his *libido dominandi* through a literary investigation among numerous references, both explicit and implicit, that the champion, well-educated, cites as easily as the theorists of the game. Is this double desire to exaggerate oneself on the one hand, and to make the story of one's life a literary work on the other, really compatible with the ethics of the autobiographical pact ? Tough question, because the text, which sometimes becomes panegyric, also aims to be a weapon in an ideological fight against Russian power – fight of a particular acuity in the current circumstances.

¹ Avignon Université, France. Laboratoire Identité Culturelle, Textes, Théâtralité.

Keywords : : Autobiography, Excess, Chess, Garry Kasparov, Soviet Union, The International Chess Federation.

Mots clés: Autobiographie, Excès, Échecs, Garry Kasparov, Union des Républiques Socialistes Soviétiques, Fédération Internationale Des Échecs.

1. Introduction : l'autobiographie des célébrités : un biais intrinsèque ?

Γνώθι σεαυτόν, Gnothi seauton. Connais-toi toi-même. Μηδὲν ἄγαν, Médèn agan, Rien de trop. Ces deux injonctions du fronton du temple d'Apollon à Delphes semblent contenir le programme et la morale de toute démarche autobiographique : partir à la découverte de soi, et se méfier de tout excès, tant dans la construction de sa vie (rechercher la mesure en toute chose) que dans le récit qu'on peut en faire (pas d'hyperbole, d'emphase, d'amplification, de superlatifs superflus...). Chercher un idéal stylistique d'adéquation entre sa vie et le compte-rendu qu'on en fait.

Mais, souvent, les autobiographies de célébrités ou de champions sont précisément caractérisées par ces figures de l'outrance, de l'immodestie – de l'excès – même au-delà de l'évocation de leur domaine d'excellence. Si bien que la question qui se pose pour toute autobiographie de célébrité, ou de champion, est de savoir :

(1) si l'emphase de l'écriture n'est qu'une caractéristique stylistique faisant peu de cas de la dimension référentielle du genre autobiographique – auquel cas il s'agirait d'une faute morale autant qu'esthétique,

(2) si elle correspond, objectivement, à la description d'un état de fait : la supériorité quantifiable de telle personne, mesurable par le chronomètre, le mètre, ou la balance, selon l'idéal olympique, *citius, altius, fortius* – auquel cas cette emphase doit être célébrée comme l'adéquation idéale d'une forme d'écriture avec son référent,

(3) ou si elle relève de la construction d'une représentation brouillant les frontières entre, d'une part, un acte objectif, au sens existentiel du terme, c'est-à-dire une performance quantifiable et, d'autre part, une supériorité ontologique, qualitative, relevant du messianisme sportif où le champion prétendrait atteindre une supériorité dans de nombreux domaines, s'étendant bien au-delà de son champ d'expertise.

L'autobiographie d'un champion est-elle marquée par l'adynaton, cette hyperbole qui se dénonce elle-même comme telle par l'ampleur de son exagération, parce que le champion est effectivement un homme hors du commun, ou parce que l'ivresse de la gloire lui a fait perdre le sens de la mesure ?

Garry Kasparov a signé deux textes pouvant relever des écrits autobiographiques : *Et le fou devint roi* (1987) – pour lequel il a bénéficié de l'aide rédactionnelle du journaliste anglais Donald Trelford (rédacteur en chef de *The Observer*), et *La Vie est une partie d'échecs* (2007), qui, par bien des aspects, se rattache à la littérature de développement personnel, en ceci qu'il vise à donner des conseils d'aide à la décision, par exemple pour des cadres d'entreprises ou des décideurs publics ; mais, dans la mesure où Garry Kasparov y revient largement sur sa vie, la dimension autobiographique est patente. Pour ce dernier ouvrage, il a été aidé à l'écriture par Mig Greengard. Le cas des autobiographies co-écrites est toujours problématique, dans la mesure où la triple identité définitionnelle du genre selon Philippe Lejeune (auteur = narrateur = personnage) n'est pas avérée *stricto sensu*. Néanmoins, c'est bien le seul nom de Garry Kasparov qui apparaît sur la couverture ; dès lors, l'instance auctoriale ne fait pas de doute.

Parce qu'elles sont caractérisées par des écarts à la norme, sur les plans sportif (échiquéen), politique, et littéraire, les autobiographies de Garry Kasparov constituent des points d'observation intéressants .

2. L'auteur, sa vie... dont certaines caractéristiques semblent hors du commun

Garry Kasparov, joueur russe originaire d'Azerbaïdjan, fut champion du monde d'échecs de 1985 à 2000 ; son duel avec le russe Anatoli Karpov a marqué l'histoire du jeu. Retiré du monde des échecs professionnels en 2005, il garde une 'actualité' importante : politiquement, il passe pour un opposant à Vladimir Poutine, notamment par ses prises de position par rapport à la guerre en Ukraine ; par ailleurs, il est intervenu en tant que consultant dans l'adaptation en série télévisée du roman éponyme de Walter Tevis *Le Jeu de la dame* (*The Queen's gambit*, 1983), dans lequel le champion russe est d'ailleurs notamment inspiré du personnage de Karpov.

2.1. Elo, QI, quelques données « objectives »

Les qualités de Kasparov sont signalées dans les notices biographiques, moins sujettes à l'auto-célébration que l'autobiographie. Il n'est qu'à relever l'utilisation qui est faite des adjectifs qualificatifs dans sa page Wikipédia, prise ici au titre de ce qui est probablement la forme la plus grand public de la biographie : tous les cas possibles d'hyperboles identifiés par M. Riegel, J.-C. Pellat et R. Rioul sont représentés :

- « des adjectifs dont le sens intègre déjà une notion d'intensité (généralement forte) [c'est-à-dire que l'adjectif dénote en lui-même une certaine emphase] » (1998 : 362) : « En janvier 1984, Kasparov occupe **la première place** au classement Elo, devant le champion du monde Anatoli Karpov. » « En janvier 1990, il est **le premier** joueur à dépasser les 2 800 points Elo ».

- des « comparatifs synthétiques » (*Ibid.* : 364) : « il est considéré comme **l'un des meilleurs joueurs** de l'histoire ».

- des « superlatifs relatifs de supériorité » (*Ibidem*) : « En juillet 1999, il atteint le classement Elo **le plus élevé jusqu'alors**, avec 2 851 points. » « En 2007, le magazine américain Time le place dans la liste [...] cent personnes **les plus influentes dans le monde**. » « En 1976 et 1977, Garry Kasparov devient **le plus jeune champion d'URSS junior de l'histoire** ».

Et il arrive même un moment où la supériorité est telle qu'il n'est plus besoin de recourir à des adjectifs pour l'exprimer : le complément du nom suffit : « En 1999, il est élu **joueur du siècle** par le magazine *New in Chess* ».

Deux outils permettent d'évaluer la force d'un joueur d'échecs. Le premier, spécifique à ce jeu, est donc le classement Elo. Selon ce critère, Kasparov atteint des sommets. Le second est général en ceci que, dans l'opinion publique, la performance aux échecs est corrélée à l'intelligence, que certains ont proposé de mesurer au moyen du controversé quotient intellectuel. Kasparov est très régulièrement donné, par les sites généralistes plus ou moins rigoureux, comme l'un des dix plus gros QI de la planète (9° selon Topito.com, 7° selon noovomoi.ca ou www.neozone.org, 6° selon les anonymous (cf. apar.tv). 190, trouve-t-on souvent, ce qui ne veut pas dire grand-chose, les systèmes d'évaluation étant très disparates (le système de Levine et de Marks semblant par exemple plus 'généreux' que d'autres).

Le *Spiegel* relativise, dans un article de 1987 : selon le test anglais, le QI de Kasparov serait de 135. Le journaliste du *Spiegel*, qui analyse les résultats, constate que, si Kasparov se distingue dans certains domaines (mémoire visuelle et auditive, puissance de lecture, compétences numériques), ses résultats sont plus moyens dans d'autres – compétences verbales, et surtout graphiques.

2.2. Des qualités mises en scène dans l'autobiographie

Garry Kasparov admet lui-même cette dernière lacune, comme une coquetterie, dans son autobiographie, *Et le fou devint roi*. Mais il n'en reste pas moins que, le plus souvent, il se dépeint comme un homme complet, un génie universel, disposant d'une excellente mémoire, dont on se souvient qu'elle est un élément important du test de QI : « Je veux tout savoir sur les pays que je visite. À l'Escorial de Madrid, j'ai embarrassé notre guide par mes connaissances apparemment supérieures aux siennes. Je ne cessais de lui souffler son texte. Ma mémoire était telle que je me souvenais du moindre détail de ce que j'avais lu un jour, de la moindre date. Depuis, j'ai appris à moins faire étalage de mon savoir, mais j'étais jeune et exubérant. » (Garry Kasparov 1987 : 82-83). Il renouvellera ces marques patentes de *libido sciendi*, cette curiosité humaine poussée jusqu'à la vanité qui consiste à croire qu'on peut atteindre la connaissance, voire la vérité, par le seul exercice des capacités intellectuelles. Cette omniscience conférerait à Kasparov un don de prophétie pouvant passer pour surnaturel, dont il continuera à jouer avec fierté, même lors de la publication de *La Vie est une parti d'échecs*, ce qui montre bien qu'à vingt ans de distance, ce côté « présomptueux » (G. Kasparov 1987, 308) cet « orgueil » qu'il assume et qu'il associe à son enfance (G. Kasparov 2007, 353), reste toujours aussi constitutif de son être profond :

Au cours de cette soirée, j'avais provoqué la condescendance amicale de presque toute l'assemblée en prédisant qu'en conséquence des changements en URSS, le mur de Berlin allait bientôt tomber, peut-être dans pas plus de cinq ans. "Un excellent joueur d'échecs, mais il ne connaît rien à la politique !" fut sans doute le consensus. Ma prédiction se réalisa deux ans plus tôt que je ne l'avais prévu. (G. Kasparov 2007, 392-393).

Les qualités de Kasparov sont donc remarquables, comme l'établissent un certain nombre de critères objectifs (hypothèse 2) ; dans cette perspective, l'esthétique de l'hyperbole qui caractérise son autobiographie ne relève pas de la simple fanfaronnade (hypothèse 1). Mais il n'en reste pas moins qu'il manifeste une mise en scène si complaisante de ses aptitudes qu'il en perd le sens de la mesure, et semble donc vérifier l'hypothèse 3 : le pacte de vérité qui sous-tend l'écriture de soi se trouve ici poussé à un point limite.

3. ... son œuvre, marquée par la thématique de l'excès et l'esthétique de l'hyperbole, dans l'univers euphémisé des échecs

L'autobiographie de Kasparov est donc souvent le lieu d'expressions d'une forme d'autocélébration qui entre en opposition avec l'idéal de mesure autobiographique, où la fonction référentielle de l'écriture de soi tend à cette coïncidence entre ce qu'on est et ce qu'on dit être. Si bien qu'on est en droit de se demander si une autobiographie de champion, même si elle est formellement (triple identité) et programmatiquement (récit rétrospectif d'une vie) en accord avec les règles du genre est encore bien une autobiographie, sur le plan de l'éthique (le pacte autobiographique), ou si elle ne relève pas, bien souvent, de l'autofiction voire de l'auto-panégyrique, forme littéraire des palmes du champion, de tombeau littéraire anthume. Dans ce cas, le lecteur rêvé n'est pas tout à fait celui des *Essais* de Montaigne, que Kasparov dit lire régulièrement (G. Kasparov 1987 : 20) : « C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit, dès l'entrée, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée. Je n'y ai eu nulle considération de ton service, ni de ma gloire » (Montaigne, 1972 : 23). Dans l'autobiographie du champion, il arrive que le livre soit un peu de mauvaise foi, que la fin en soit éminemment publique, et que l'auteur ait un grand souci de sa propre gloire (et, éventuellement, dans le cadre des écrits de développement personnel, du service du lecteur). Mais ce lecteur, assurément, tient d'avantage du *fan* que de l'ami ou du parent recherché par Montaigne.

L'*hybris*, dans l'autobiographie de Kasparov, s'exprime notamment sur trois axes : il se présente comme un rebelle, ne se soumettant pas aux règles. Ni celles du jeu ; ni celles de la Fédération Internationale Des Échecs, et, au-delà, de la politique ; ni celles enfin, de l'autobiographie.

3.1. L'écart à la règle : le jeu

Comme toute compétition, le jeu d'échecs met en œuvre le désir de surpasser l'autre, de se surpasser soi-même, c'est-à-dire de franchir ses propres limites. L'étymologie de *ex-cedere* en témoigne : sortir, de soi, des bornes, de la bienséance : l'excès est *accès* à autre chose, apothéose : on ne naît pas soi-même, on le devient. Cette métamorphose se joue sur l'exaltation d'une volonté de puissance, comme une volonté de réaliser ses propres potentialités. Comme le dit Jacques Berchtold (1998 : 34), « À l'issue d'une partie d'échecs qui s'est dénouée avec pour

l'un des adversaires un verdict de gain et de victoire, la joie propre à l'exercice triomphant de la puissance dominante (*libido dominandi*) peut bien sûr prévaloir ».

Dans son autobiographie, Kasparov se présente comme un joueur d'attaque, dérogeant aux principes de ce jeu qui, à son époque, privilégiaient la solidité de la défense :

Nous avons tous un style différent. Le style reflète l'homme. [Il paraphrase ici Buffon : « Le style est l'homme-même » (1903 : 11).] [...] Voilà pourquoi j'ai une objection contre les échecs de l'ère Karpov ; on y oubliait cette leçon essentielle, source de toute créativité. La préparation selon Karpov, c'était d'apprendre les bons coups [...]. C'était très ennuyeux. [...] Les gens veulent des coups brillants, des idées audacieuses, des affrontements sérieux. Voilà pourquoi j'ai plu au public et déplu aux autorités soviétiques des échecs. Je suis un maximaliste dans la vie comme aux échecs. [...] Quand Karpov était champion, c'était son style qui dominait, et il engendrait une orthodoxie qui avait un effet abêtissant sur les échecs. Le jeu était statique, sans dynamisme. Comme de nombreux secteurs de la vie soviétique, il fallait soumettre les échecs à un examen honnête et les ouvrir aux idées nouvelles. (1987 : 71).

Dans *La Vie est une partie d'échecs* encore, Kasparov évoque, à propos de Karpov, leurs « styles contrastés de feu et de glace » (2007 : 25). Son côté flamboyant se mue en agressivité lors d'un de leurs matchs pour le titre suprême : alors qu'il devait jouer un coup sous enveloppe lors d'un ajournement – c'est la norme – pour assurer le spectacle, il le joua sur l'échiquier (1987 : 233-234). Une vive polémique s'en suivit : était-ce méprisant ou sublime – au sens étymologique de débordement des *limes*, des limites ? Un tel coup ne correspond à aucune nécessité scientifique, mathématique, ou échiquienne, c'est un coup de rock star, c'est Jimi Hendrix qui brûle sa guitare. C'est un « un coup en pleine figure » (*Ibidem*), un coup de massue psychologique porté sur la tête de Karpov.

Car c'est surtout une façon, en cassant les règles, d'inventer une nouvelle scénographie de cette discipline, qui emprunte aux sports populaires, d'une part, ou aux concerts de rock, d'autre part : dans son autobiographie, il construit une image de « sportsman of the year », titre qu'il reçoit d'ailleurs en 1986, au moyen de portraits photographiques de lui en cycliste ou en footballeur (1987 : 156-157, hors-texte). Il évoque le championnat du monde de 1985 en ces termes : « À ce stade du match, le public était devenu aussi fébrile que pour une finale de la Coupe d'Europe ou pour le Superbowl américain. Il était retransmis par télévision dans tout le pays ; des écrans géants avaient même été installés dans les gares » (1987 : 158). Suite à sa victoire, les organisateurs tentent de modérer le public : « Calmez-vous, c'est un match

d'échecs, pas un match de football » (1987 : 238), ce qui montre assez la transgression des codes.

Mais il peut également avoir des caprices de *rock star*, comme lorsqu'il refuse de revenir auprès du public pour célébrer son titre mondial de 1985, malgré les rappels (1987 : 238).

Ce sens du spectacle constituait une rupture dans le comportement traditionnel du public des compétitions d'échecs. Nicolas Giffard évoque cette célébration d'un point de vue extérieur :

La salle tonna : « Garry ! Garry ! » pendant que Kasparov, tel un champion de tennis, levait les bras et remerciait le ciel. L'arbitre tenta vainement de faire taire les hurlements et un cordon de policiers dut entourer la scène pur empêcher son abordage par les fans du jeune caucasien. Pendant que les équipes de télévision tentaient de se frayer un chemin, la mère de Kasparov recevait des bouquets de fleurs. Le chahut dura une demi-heure (2009 : 620-624).

Lorsqu'elle est présente en excès, cette énergie peut se muer en agressivité, voire en une forme de mépris de ses adversaires, si ce n'est des règles du jeu lui-même.

Son esprit de domination peut ainsi s'accompagner d'une certaine forme de misogynie. Dans *Et le fou devint roi*, il avait cumulé les considérations provocatrices, usant d'un argument d'autorité :

Botvinnik [6^e champion du monde, professeur de Kasparov] croit que les femmes joueront toujours moins bien que les hommes pour des raisons physiologiques, le système nerveux d'une femme étant conçu pour servir sa fonction de mère, diminuant ainsi ses aptitudes à prendre des décisions. C'est un sujet délicat, bien sûr, surtout à l'époque de la libération des femmes. Mais je dois dire qu'à mon avis Botvinnik a raison. Historiquement, les femmes ont témoigné d'un talent moindre dans les domaines de la pensée abstraite, comme la musique, les mathématiques et les échecs. [...] Cela ne vient pas de leur conditionnement social, c'est organique, cela fait partie de leur structure génétique au niveau moléculaire. [...] Ce n'est que dans un roman (*Le Gambit de la Reine* [*Le Jeu de la Dame*], par Walter Tevis) qu'une femme l'a emporté sur le champion du monde. Désolé, mesdames, mais c'est ainsi ! (1987 : 73-74)

Si Kasparov révèle ici une belle intuition littéraire – il cite ce roman somme toute encore très confidentiel plus de trente ans avant de travailler lui-même sur son adaptation télévisuelle – il s'avère incapable de prophétiser l'émergence de certaines joueuses dans la discipline qu'il pratique.

Dans *La Vie est un jeu d'échecs*, 20 ans plus tard, il reviendra sur la polémique qu'il avait suscitée. Il faut dire que certaines femmes, dont Judit Polgar, s'étaient immiscées dans l'élite

échiquéenne. Kasparov rappelle que son père, le psychologue et professeur d'échecs László Polgár avait voulu démontrer, par l'éducation qu'il avait donnée à ses filles, que « les génies peuvent se fabriquer » (2007 : 342), et donc, que l'hyper-masculinisation de l'univers échiquéen n'est qu'une construction culturelle genrée. Judit Polgar, en atteignant, en 2005, la 8^e place du classement mondial, semblait démontrer le bien-fondé de cette idée. Pourtant, encore en 2007, Kasparov conclut : « Avec tant de différences biologiques évidentes entre les sexes, il est impossible d'affirmer avec certitude que la disparité de comportement dans de multiples situations, les échecs inclus, soit imputable uniquement à l'éducation et à la tradition. » (2007 : 344). Il a donc modifié sa stratégie argumentative pour garder la même position : alors qu'en 1987, il établissait l'infériorité féminine par des raisons biologiques, en 2007, il estimait qu'on ne pouvait pas prouver que cette infériorité n'était due qu'à des facteurs culturels, inversant la charge de la preuve : puisqu'il ne peut pas démontrer une chose, il estime qu'elle est tout de même vraie car on ne peut pas prouver son contraire. C'est ici un excès contre la logique, qui, chez un homme aussi rationnel, ne peut être autre chose que de la mauvaise foi.

Ce que Kasparov ne dit pas, c'est que Judit Polgar l'a battu (une fois, il est vrai, sur 17 rencontres), en 2002. On peut considérer que ce qui avait été prophétisé dans le roman de Walter Tevis – une femme qui bat le champion du monde d'échecs – est ensuite advenu dans la réalité : on est passé de l'autobiographie, récit mimétique de la réalité, à la réalité qui devient mimétique de la fiction, elle-même inspirée de la réalité, puisque Karpov en fut le modèle.

Mais le comportement de Kasparov va parfois au-delà du manque de courtoisie pour devenir irrégulier : en 1994, contre Judit Polgar, puis en 2016, contre Nakamura, alors qu'il avait posé sa pièce sur une case, il s'est ravisé et l'a placée ailleurs. C'est interdit, mais ses adversaires n'ont pas osé protester. Il a encore pu passer les bornes de la sportivité lorsqu'en 2003, au Tournoi de Linares, après un sacrifice de cavalier du jeune Azéri Teimour Radjabov, il s'est trouvé dans une position perdante. Plutôt que d'abandonner la partie comme c'est l'usage, il a quitté les lieux, signe de mépris. L'année suivante, à Linares encore, il sortira de la salle du tournoi sans autorisation pendant une partie, pour aller prendre des médicaments dans sa chambre d'hôtel – comportement évidemment illégal : il pouvait y trouver une aide, notamment informatique.

S'il est vrai que le champion est un être hors-norme, il n'en reste donc pas moins qu'il a parfois tendance à vouloir s'émanciper de la règle commune, à commencer par la règle du jeu.

3.2. L'écart à la règle : la politique

Cette dissidence se retrouve au niveau politique. Il se souvient notamment avec nostalgie des jeunes gens de Bakou qu'il fréquentait, alors qu'il commençait à être célèbre, à 16 ou 17 ans. « Sans être vraiment des *blatnoi*, des rebelles ou dissidents politiques, ils se voulaient audacieux et non conformistes. [...] Ils paraissaient libérés des contraintes sociales habituelles, notamment en ce qui concernait les filles, l'alcool, ou le respect des règles. Ils créaient autour d'eux une atmosphère qui m'enivrait. » (G. Kasparov 1987 : 83). Devenu adulte, Kasparov a accru son implication politique sur deux plans : au niveau de la Fédération Internationale des Échecs (FIDE), d'une part, et au niveau de l'Union Soviétique, d'autre part.

Sur le plan échiquéen, il a poursuivi le combat en dehors de l'échiquier, notamment en s'opposant au président de la FIDE, le philippin Florencio Campomanes, qu'il soupçonne d'avoir été de parti pris pour Karpov, lorsqu'il a interrompu le match de 1985, alors que Kasparov remontait au score... Nicolas Giffard ne partage pas ce point de vue (2009 : 616), estimant que cette « décision, aussi stupide que scandaleuse, avait nui à la réputation des compétitions échiquéennes, coupé net la remontée de Kasparov, et surtout volé à Karpov son avance de deux points ».

C'est que le combat sur l'échiquier s'est doublé d'une rivalité politique : Karpov semble avoir été protégé, au-delà de la FIDE, par l'URSS. Kasparov le présente comme un « apparatchik » (1987 : 108-109) :

Karpov était devenu l'empereur des échecs. Champion du monde depuis six ans, il détenait un grand pouvoir. Il était non seulement membre du parti, mais siégeait au Comité central de l'Union des Jeunes Communistes [...], et présidait le Fonds soviétique de la Paix. Pour sa victoire contre Kortchnoï, il avait obtenu l'ordre de Lénine et la bannière rouge du Travail. Il avait remplacé Petrossian en qualité de rédacteur en chef de la revue *64*. Il bénéficiait de l'appui de ceux qui avaient intérêt à ce qu'il conserve son pouvoir. (1987 : 176)

Il évoquera encore, à son propos, « une royauté de droit divin. Il avait été couronné comme un roi, sans remporter son titre à l'issue d'un affrontement démocratique » (1987 : 176), en faisant référence à son sacre, alors que son prédécesseur Bobby Fischer avait refusé de remettre son titre en jeu, et avait fini par en être destitué. Si bien que, face à ce champion de l'ancien régime, Kasparov se présente comme l'incarnation des espoirs démocratiques qui secouent l'URSS des années 80. Dans ses chroniques, Arrabal le signale presque dans les mêmes termes : « Anatoli Karpov, membre du P.C., fait également partie de la *Nomenklatura*, qui le protège et veille sur

lui avec goulags, vetos, bec et ongles. Le ‘Champion du monde’ en contrepartie loue et vénère ses maîtres avec application : dans la revue échiquéenne qu’il dirige, *64*, il a choisi de publier en couverture des photos de Brejnev, pour les mois de juillet et d’août » (1984 : 100). Il montre ainsi que le sentiment de Kasparov n’est pas seulement subjectif.

La rédaction de son autobiographie est pour Kasparov l’occasion d’ériger sa propre statue en héros de la dissidence : « Si Karpov était issu de l’ère Brejnev, j’étais un enfant de ce renouveau. Intuitivement, j’avais le sentiment de participer à une nouvelle révolution de la pensée soviétique [...], de lutter pour l’honnêteté et la démocratie dans le monde des échecs, de même que d’autres combattaient la stagnation, le mensonge et la corruption dans d’autres sphères de la vie soviétique » (1987 : 131). « Avant même la mort de Tchernenko, Gorbatchev avait prononcé une série de discours prouvant que le pays s’était remis en marche. Je me sentais en harmonie avec cette évolution [...]. Lorsque le Premier Secrétaire [Gorbatchev] a précisé [...] sa conception de l’avenir de notre pays, j’ai aussitôt appliqué ses remarques au domaine des échecs » (*Ibid.* 146-147).

Aujourd’hui encore, Anatoli Karpov est proche du pouvoir russe, député de la Douma sous l’étiquette Russie unie, le parti présidentiel, alors que Kasparov est un opposant avéré : il a été arrêté à au moins trois reprises, le 14 avril 2007, le 24 novembre 2007, ou encore le 17 août 2012, lors d’échauffourées devant le tribunal qui a condamné le groupe punk des *Pussy Riot* à deux ans de prison. Il vit aujourd’hui en exil aux États-Unis, d’où il met une partie importante de son énergie à dénoncer la politique de Vladimir Poutine en général, et la guerre actuelle en Ukraine en particulier. Si, en politique, sortir des limites, c’est être un opposant inquiet pour ses idées, alors Kasparov est, là encore, un homme de l’excès.

3.3. L’écart à la règle : L’autobiographie contaminée par les références littéraires

Si, comme le dit Rodolphe Perez, l’autofiction est une forme excessive de l’autobiographie, force est de constater que, chez Kasparov, la démarche autobiographique est souvent menacée par le plaisir narratif, par le goût de la mise en scène, de la représentation : en effet, ses textes, pourtant très personnels, sont pétris de références littéraires.

Si je n’étais pas devenu champion d’échecs, me semble-t-il, je me serais consacré à la littérature. Au fond, je suis un poète, guidé par mes instincts et mes sensations [...]. Cela ne surprendra que ceux qui voient surtout les échecs comme une activité scientifique, exercée par des ordinateurs humains. Comme j’espère le montrer avec ce livre, les échecs de haut niveau

exigent aussi des qualités d'imagination et de créativité, voire une fantaisie, dont on connaît l'importance dans la littérature (G. Kasparov 1987 : 33).

On peut donc prendre Garry Kasparov au mot, et considérer son œuvre autobiographique dans une perspective littéraire.

Et de fait, elle présente de nombreuses références (poésie, théâtre, roman), qui relèvent de la littérature russe, bien sûr, (Tolstoï, Pouchkine), mais aussi mondiale (Montaigne, Shakespeare, Goethe, Fitzgerald...). Ainsi, lorsqu'il mentionne *Le Joueur d'échecs* de Stefan Zweig, il cite le passage évoquant les multiples dimensions des échecs, science et technique (le côté froid, rationnel, maîtrisé, au risque d'être un peu caricatural, par Karpov, qui a « commencé par entrer à la faculté de mathématiques et de mécanique »), mais aussi art (la dimension littéraire), qui serait incarné par Kasparov – qui indique que sa mère « a insisté pour [qu'il étudie] la littérature » pour « produire un être humain équilibré » (G. Kasparov 1987 : 32). Ces références culturelles ne se limitent pas à la littérature savante : la littérature populaire est également sollicitée, qu'elle soit folklorique (Kachai / Kochtcheï l'immortel) ou mondiale (Stevenson, Tolkien). Il fait du *Seigneur des anneaux* une métaphore de son combat échiquéen, où les différentes épreuves successives contribuent à renforcer les personnages / le joueur d'échecs. Elles contribuent ainsi à le préparer à l'affrontement suprême. En ceci, ultime subversion du schéma actantiel élaboré par Greimas, l'opposant devient un adjuvant, même à son corps défendant.

Son rapport à la littérature, intime et profond, ne saurait être assimilé à un simple vernis culturel : ces vers du poète Vladimir Vissotski résonnent en lui, et deviennent des préceptes, qui le guident tant sur l'échiquier que dans la vie – et que, bien sûr, dans la mise à l'écrit de cette vie : « Tu peux prendre un chemin plus facile, [§] Mais nous avons choisi le chemin le plus dur, [§] Aussi dangereux que le sentier de la guerre. » (Cité in G. Kasparov 1987 : 307). Les éléments factuels qu'il présente sont bien avérés – le superlatif « le plus dur » semble justifié – et s'inscrivent dans le cadre de l'écriture référentielle. Mais force est de constater que la complaisance dont il témoigne à son égard – avec la valeur contestable, dans le cadre d'une compétition échiquéenne, de la métaphore militaire – l'éloigne du travail d'examen de soi et de recherche d'objectivité de toute quête autobiographique.

4. Conclusion

Dans son autobiographie, Kasparov raconte, avec force métaphores jupitériennes, sa conquête de « l'Olympe échiquéen » (1987 : 13), transformant un récit de vie individuelle (l'autobiographie), en une épopée collective, où, dans le contexte géopolitique de la fin de la guerre froide, les héros (Karpov / Kasparov) sont les champions de visions politiques antagonistes (centralisme soviétique brejnevien ou démocratisation gorbatchévienne occidentale) (G. Kasparov 1987 : 244). « Mais de quelles armes politiques pouvais-je disposer, moi, un jeune homme de dix-huit ans, face au formidable pouvoir du champion du monde ? C'était comme David et Goliath. J'ai regardé autour de moi, à la recherche d'une fronde » (*Ibid.* : 111). Cette arme, ce fut le bouclier de la notoriété. Il lui fallait donc d'assurer le spectacle. C'est dans cette perspective qu'on peut lire son autobiographie, dont les effets de manches s'inscrivent dans le cadre du plaidoyer de la défense.

Pour répondre aux trois hypothèses liminaires, il semble que si l'auteur (les auteurs ?) des autobiographies de Kasparov emploie(nt) tant d'hyperboles, c'est bien sûr parce que le personnage est lui-même hors norme, mais aussi parce qu'il est en phase de construction d'une image d'homme public, qui participe de sa stratégie de défense face à la machine de guerre soviétique qui verrouillait la communication autour de Karpov, qui disposait avec la revue *64*, d'un puissant organe de presse : « Mon seul espoir était la publicité. Mon intervention publique du 15 février avait paru à la une des journaux de quasiment tous les pays du monde, excepté bien entendu le mien. » (1987 : 216). Cette stratégie de communication extravertie, sensationnaliste, et contraire, sans doute, à l'éthique autobiographique, relevait simplement de la stratégie de survie dans un système étatique verrouillé. Dès lors, et même s'il a assez montré que le combat, sur l'échiquier et en dehors, constituait la trame de sa vie, il est sans doute plus pertinent de considérer les écrits personnels de Garry Kasparov comme relevant de l'arme polémique, dans une perspective publique, que de l'autobiographie à proprement parler, au sens que lui donne Montaigne, dans l'intimité de la quête de soi.

Mais laissons le dernier mot à Kasparov lui-même, qui montre ici comment il a cherché, dans sa vie, dans son jeu, dans son engagement et dans son autobiographie, à refuser le conformisme, pour se transcender sans cesse :

Thomas Szasz, le soi-disant 'anti-psychiatre' écrivait : "Il n'y a pas de psychologie ; il n'y a que de la biographie et de l'autobiographie". On ne vit pas sa vie en se motivant avec des astuces et des stratagèmes ; on ne peut se mentir à soi-même pendant très longtemps. Vivre sa propre vie par procuration en refusant de se confronter à de nouveaux défis et en fuyant ses

responsabilités n'est pas une bonne chose. Le jeu intime est le jeu. Ce n'est pas de la psychologie. C'est la vie telle qu'elle devrait être vécue, une autobiographie en progrès (1987 : 326).

Au même titre qu'un journal intime ou des mémoires, une partie d'échecs devient ainsi un mode d'expression autobiographique parmi d'autres.

5. Bibliographie

- Fernando ARRABAL 1984, *Echecs et mythe*, Paris, Payot.
- Jacques BERCHOLD (dir.) 1998, *Échiquiers d'encre, Le jeu d'échecs et les lettres*, Genève, Droz.
- Georges-Louis Leclerc de BUFFON 1903, « *Discours de réception à l'Académie française* », in *Morceaux choisis (choix nouveau) par J. Labbé*, Paris, E. Belin. Éd. du discours de 1753.
- Nicolas GIFFARD & Alain BIENABE 2009, *Nouveau guide des échecs*, Paris, Robert Laffont.
- Garry KASPAROV (et Donald TRELFOURD) 1987, *Et le Fou devint roi*, trad. Pierre ALIEN, Frank STRASCHITZ et Catherine TER-SARKISSAN, Paris, Albin Michel. Éd. originale : 1987, *Child of change*, Londres, Century Hutchinson.
- G. KASPAROV (et Mig GREENGARD) 2007, *La Vie est une partie d'échecs*, trad. Judith COPPEL, Paris, JC Lattès, 2007. Éd. Originale : *How Life imitates chess*, Londres, William Heinemann.
- Michel de MONTAIGNE, 1972, *Les Essais*, tome 1, éd. établie par Pierre Michel, Paris, Le Livre de Poche. Éd. originale : Paris, L'Angelier, 1595.
- Martin RIEGEL, Jean-Christophe PELLAT, René RIOUL 1998, *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Walter TEVIS 1983, *The Queen's gambit*, New York, Random House.

Sitographie :

L'ensemble des sites évoqués a été consulté le 28 novembre 2021 :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Garry_Kasparov

<https://www.topito.com/top-gens-genies-pas-trop-cons>

<https://www.noovomoi.ca/style-et-maison/infos-pratiques/article.plus-grands-qi-monde.1.1484724.html>

<https://www.neozone.org/insolite/qui-sont-les-dix-personnes-ayant-les-plus-hauts-qi-au-monde/>

<https://www.apar.tv/web/les-10-plus-grands-genies-vivants-selon-les-anonymous/>

<https://www.spiegel.de/politik/genieblitze-und-blackouts-a-la1cbaba-0002-0001-0000-000013526693>

<https://archive.wikiwix.com/cache/index2.php?url=https%3A%2F%2Fen.chessbase.com%2Fpost%2Fkasparov-s-outburst-over-beauty-prize-in-linares>